

exemple, jusqu'où porter la critique des textes bibliques (telle que la pratique Doane en déconstruisant l'idéalisation de la masculinité violente de David par exemple)? Quand la démarche d'une herméneutique queer fondée sur la critique et le soupçon se heurte-t-elle à une théologie de la libération présupposant de conserver une positivité aux textes? Ces questions demeurent sans doute sans réponse à l'échelle de l'ouvrage sous la direction de Doane, mais sa lecture pourra servir d'introduction aux féministes qui souhaitent entrer dans l'univers biblique par l'entremise d'une réflexion sur les processus de construction du sens des textes. La très rigoureuse annotation de l'ensemble des articles dessine à cet égard un état de l'art aussi bien sur les fondements des théories queers (voir, à ce titre, l'introduction de Doane) que sur les exégèses queers déjà bien développées en langue anglaise : en l'absence d'un index ou d'une bibliographie générale, la consultation des notes de bas de page permettra de se construire des pistes de lecture.

CLAIRE PLACIAL  
Université de Lorraine

## RÉFÉRENCES

- BOYER, Frédéric, Jean-Pierre PRÉVOST et Marc SEVIN  
2001 *La bible, nouvelle traduction*. Paris et Montréal, Bayard et Médiaspaul.  
DAVIAU, Pierrette, Elisabeth PARMENTIER et Lauriane SAVOY  
2018 *Une bible des femmes*. Genève, Labor et Fides.  
FAYOLLE, Azélie  
2023 *Des femmes et du style. Pour un féminisme gaze*. Paris, Divergences.  
FRICKER, Denis, et Elisabeth PARMENTIER (dir.)  
2021 *Une Bible. Des hommes*, Genève, Labor et Fides.  
TONSTAD, Linn Marie  
2022 *Théologie queer*. Genève, Labor et Fides (traduction de l'anglais par Apolline Thromas).

⇒ **Élisabeth Mercier**  
*Shutshaming. Sexualité, honte et respectabilité des femmes*  
Québec, Presses de l'Université du Québec, 2024, 334 p.

Dans un contexte où la quatrième vague féministe se mobilise contre la culture du viol, la banalisation des violences sexuelles et la persistance du double standard sexuel, l'ouvrage d'Élisabeth Mercier constitue une contribution incontournable. *Shutshaming. Sexualité, honte et respectabilité des femmes* explore en profondeur les mécanismes d'humiliation et de stigmatisation sexuelle qui visent les femmes et les filles, en insistant sur la dimension ordinaire et diffuse de cette violence. L'autrice

analyse les effets de pouvoir de la culpabilisation sexuelle (*slutshaming*), sur les plans à la fois individuel (rapport à soi, intériorisation de la honte) et collectif (reproduction des normes hétéronormatives et hiérarchisation genrée de la sexualité). Pour montrer la pertinence de ce travail dans les études féministes, ce compte rendu présente les trois chapitres de l'ouvrage avant d'en proposer une analyse critique.

En introduction de l'ouvrage, Mercier définit le *slutshaming* comme l'ensemble des pratiques d'humiliation et de stigmatisation visant une personne en raison de sa sexualité, jugée excessive ou inappropriée. Le phénomène englobe non seulement les insultes et les moqueries, mais aussi la diffusion non consensuelle d'images intimes et les mécanismes de culpabilisation des victimes. Si des cas spectaculaires et médiatisés (Rehtaeh Parsons et Amanda Todd) attirent l'attention, l'autrice insiste sur l'importance d'étudier les formes ordinaires et banalisées du *slutshaming*, qui façonnent la vie quotidienne des jeunes femmes. La démarche méthodologique repose sur 18 entretiens semi-dirigés menés avec des participantes francophones âgées de 21 à 47 ans, complétés par une cinquantaine de documents (articles, balados, documentaires, témoignages publics). Ces récits révèlent des expériences variées, insultes à l'école, stigmatisation en milieu familial ou religieux, rumeurs, cyberviolence, mais aussi des stratégies de résistance.

Dans le premier chapitre, Mercier commence par une généalogie des insultes sexuelles. Le terme *slut*, rappelle-t-elle, désignait d'abord les femmes de classes populaires jugées sales ou négligées, avant de prendre une connotation sexuelle (« luxure », « impureté »). En français,  *salope*  et  *pute*  remplissent une fonction similaire, associant la sexualité féminine à la saleté et à la dégradation. L'analyse convoque Michel Foucault (1976) et son concept de « dispositif de sexualité », Silvia Federici (2014) et l'histoire des chasses aux sorcières comme moment fondateur de l'assujettissement des femmes, ainsi que Beverley Skeggs (1997), qui montre comment la respectabilité constitue un capital moral refusé aux classes populaires. Le *slutshaming*, dans cette perspective, opère comme une « police du genre » (Clair 2012), réprimant toute transgression des normes de la sexualité et de la respectabilité imposées aux femmes. Mercier rappelle que la honte, traditionnellement étudiée en philosophie comme une émotion individuelle, doit être comprise ici comme une émotion politique et sociale, instrumentalisée pour maintenir l'ordre hétéronormatif (Bartky 1990). Le *slutshaming* n'est donc pas une simple insulte, mais un dispositif de pouvoir.

Le deuxième chapitre, le plus substantiel de l'ouvrage, décrit en détail les modalités concrètes du *slutshaming* et ses multiples formes d'expression. L'entrée dans l'adolescence apparaît comme un moment charnière, où la puberté et la sexualisation des corps féminins exposent les jeunes filles à une surveillance accrue : leur apparence physique et leurs choix vestimentaires deviennent des critères autant de jugement que de stigmatisation. Cette logique se lie également à la grossophobie et au classisme, puisque certaines morphologies (une forte poitrine ou un corps jugé non conforme) attirent davantage de commentaires et de violences symboliques,

révélant l'imbrication des normes sexuelles et de la hiérarchie sociale. Le *slutshaming* s'ancre aussi très tôt dans le cadre familial et scolaire; les injonctions parentales et éducatives à la respectabilité contribuent à l'intériorisation de la honte et au contrôle constant des comportements féminins. Les récits analysés soulignent par ailleurs la puissance des insultes et des rumeurs : les mots tels que  *salope* ou  *pute* circulent et façonnent la réputation des jeunes filles, souvent indépendamment de leurs expériences réelles. Ces pratiques réaffirment la dichotomie normative entre la « bonne fille », respectable et conforme, et la « mauvaise fille », stigmatisée et marginalisée, reproduisant ainsi le double standard sexuel. Les témoignages révèlent la diversité des expériences : certaines femmes parviennent à éviter cette étiquette infamante, tandis que d'autres la subissent de manière continue. Néanmoins, toutes, à un moment ou à un autre de leur trajectoire, intègrent la honte liée à leur sexualité, signe de l'omniprésence et de l'efficacité insidieuse de ce mode de contrôle social.

Le troisième et dernier chapitre explore les formes de résistance. Sur le plan individuel, les femmes adoptent souvent des stratégies d'évitement (vêtements plus « sobres », limitation de leurs comportements) qui réduisent leur liberté. Toutefois, certaines choisissent aussi de revendiquer une sexualité assumée, voire provocatrice, comme moyen de subversion. Sur le plan collectif, Mercier insiste sur le rôle des réseaux sociaux dans la dénonciation du *slutshaming* et la diffusion de contre-discours (SlutWalk, #MeToo). Ces mobilisations contribuent à reconfigurer le stigmate en outil de lutte, transformant la honte en revendication politique. La conclusion de l'ouvrage appelle à reconnaître le *slutshaming* comme une violence sexiste spécifique, à la fois banale et structurante, qui limite l'autonomie des femmes et reconduit un ordre genré inégalitaire.

L'apport majeur de ce livre est de documenter empiriquement un phénomène souvent relégué au second plan. En donnant la parole aux femmes, Mercier révèle la banalité et la persistance du *slutshaming* dans des contextes divers. L'approche compréhensive, centrée sur les expériences, permet de saisir la complexité et le caractère polysémique du phénomène. L'ouvrage s'inscrit aussi dans une perspective intersectionnelle, en soulignant les dimensions de classe, de race et d'orientation sexuelle. Le *slutshaming* ne touche pas toutes les femmes de la même façon : il se combine à des discriminations racistes (hypersexualisation des femmes noires, fétichisation des femmes racisées) ou à des normes de respectabilité précises. Sur le plan théorique, le livre articule habilement plusieurs références majeures (Butler, Pheterson) pour montrer comment la honte constitue un instrument de pouvoir. Il met en lumière l'hétéronormativité comme cadre structurant, produisant un ordre de genre hiérarchisé où la sexualité masculine est valorisée, et celle des femmes, stigmatisée. Enfin, l'ouvrage constitue un outil pédagogique et militant précieux.

Malgré sa richesse, le livre présente certaines limites. D'abord, l'échantillon des participantes reste restreint et relativement homogène : majoritairement jeunes, blanches, étudiantes ou issues de la classe moyenne. L'autrice reconnaît ce biais, mais il limite la portée comparative de l'analyse, notamment en ce qui concerne les

expériences des femmes non blanches ou issues de la diversité de genre. Enfin, si l'ouvrage insiste sur la résistance, il aurait pu approfondir les tensions entre appropriation du stigmat (revendication du mot  *salope*) et reproduction des normes patriarcales.

Malgré ces limites, l'essai ouvre des perspectives de recherche particulièrement stimulantes. Il invite d'abord à explorer le *slutshaming* dans une perspective intergénérationnelle en vue de mieux comprendre comment ce phénomène évolue de l'enfance à la vieillesse et comment il marque différemment les trajectoires selon les âges de la vie. L'ouvrage suggère aussi d'étudier les liens entre le *slutshaming* et d'autres mécanismes de contrôle sexiste, tels que le *bodyshaming* (dénigrement du corps) et le *victim blaming* (culpabilisation des victimes), pour montrer la continuité des stratégies sociales de régulation de la sexualité féminine. Enfin, il appelle au développement d'interventions éducatives et politiques capables de contrer le *slutshaming* dans les établissements d'enseignement, en misant sur la sensibilisation et la transformation des normes sociales qui légitiment encore cette pratique.

Avec *Slutshaming. Sexualité, honte et respectabilité des femmes*, Élisabeth Mercier propose une étude solide et accessible sur un phénomène encore trop banalisé. En liant témoignages, analyses théoriques et réflexion critique, l'ouvrage met en lumière les mécanismes par lesquels la honte et l'humiliation servent à contrôler la sexualité des femmes et à reconduire l'ordre hétéronormatif. Sa contribution est double : d'une part, il offre une compréhension fine et nuancée du *slutshaming*; d'autre part, il constitue un appel à reconnaître cette pratique comme une violence sexiste à part entière, qui doit être combattue au même titre que les autres formes de violence. Ce livre représente donc une ressource précieuse, tant pour l'analyse des rapports sociaux de sexe que pour la réflexion sur les stratégies de résistance. En somme, *Slutshaming. Sexualité, honte et respectabilité des femmes* est un ouvrage essentiel qui enrichira les débats féministes contemporains et qui mérite une large diffusion.

MARIE-JOSÉE SAINT-PIERRE  
Université Laval

## RÉFÉRENCES

- BARTKY, Sandra Lee  
1990 *Femininity and Domination: Studies in the Phenomenology of Oppression*. New York, Routledge.
- CLAIR, Isabelle  
2012 *Sociologie du genre*. Paris, Armand Colin.
- COLLINS, Patricia Hill  
2000 *Black Feminist Thought*. New York, Routledge.

FEDERICI, Silvia

2014 *Caliban et la sorcière*. Paris, Entremonde.

FOUCAULT, Michel

1976 *La volonté de savoir*. Paris, Gallimard.

SKEGGS, Beverley

1997 *Formations of Class and Gender: Becoming Respectable*. Londres, Sage.

⇒ **Marie-Ève Thérénty**

*Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*

Paris, CNRS Éditions, 2019, 399 p.

Après *Mosaïques* (2003), *La littérature au quotidien* (2007) et de nombreux ouvrages cosignés qui ont révolutionné l'histoire de la presse, Marie-Ève Thérénty aborde de front la question des signatures féminines dans *Femmes de presse, femmes de lettres*, une somme qui fait aboutir des réflexions et constats colligés au fil de plus de 25 ans de recherches sur la presse française du XIX<sup>e</sup> siècle et qui fait la lumière sur l'entrée des femmes dans l'univers médiatique et leur apport à la poétique du journal.

Fidèle à sa méthode, qui scrute en tout premier lieu les pratiques, Marie-Ève Thérénty s'attache ici à circonscrire les postures et stratégies discursives qui caractérisent les textes signés par des femmes dans la grande presse généraliste, des postures tantôt sages, tantôt revendicatrices, offensives, aventurières, scandaleuses ou de rivalité. La vaste période couverte et la volonté d'esquisser un portrait d'ensemble font de cette monographie un ouvrage ambitieux et inspiré, dans lequel s'entrelacent autant les descriptions de tendances collectives que les apports singuliers de plumes féminines hors normes, autant les questions rhétoriques et stylistiques que les conditions sociales au sein desquelles elles se déploient, le tout en soulignant les effets de la matrice du journal.

Deux grands constats à propos de la présence des femmes dans la presse constituent les points de départ de la démonstration. D'une part, les femmes qui écrivaient dans les journaux n'étaient pas tant absentes que vite oubliées et, d'autre part, la division de l'espace social, à tous les moments de la période couverte, se répercutait fortement dans l'espace du journal et conditionnait les possibilités et les attentes en matière de participation des femmes à la vie publique. Les transgressions avaient beau être nombreuses, elles étaient le plus souvent balisées par des stratégies discursives qui en facilitaient l'acceptabilité. Thérénty reprend d'ailleurs à son compte l'expression de Gayatri Spivak pour rappeler à quel point, pendant toutes les périodes couvertes par son ouvrage, les femmes sont, dans la société autant que dans l'espace du journal, des « subalternes ». Et c'est cette autre histoire, ancrée dans l'expérience des oubliées et des subordonnées, qu'elle s'applique à retracer.